

SEPTIEME LETTRE D'UN BONOBO DU FUTUR AU PROFESSEUR FLAPI

Connaissez-vous la « tactique du salami », ainsi nommée par Mathias Rakosi, chef des communistes hongrois après la Deuxième Guerre mondiale ? Elle consiste pour un parti minoritaire à prendre le pouvoir, tranche après tranche, en noyant et absorbant les partis alliés et la haute fonction d'État, par faits accomplis successifs. Cette « tactique du salami » décrit parfaitement ce que l'on a vu en France et ailleurs depuis 40 ans, dans le domaine de l'eugénisme et de la reproduction artificielle, suivant un processus de transgression permanente, aussi conscient que résolu. De la FIV en 1978, aux gamètes artificiels, manipulations génétiques et utérus artificiels dans les années à venir.

Ce processus habituellement dénommé comme « Le Progrès » ne pourrait se développer sans ses processeurs, les « progressistes ». Sans « le professeur René Frydman, le père scientifique, avec le biologiste Jacques Testart, d'Amandine, le premier bébé éprouvette français » (René Frydman, *L'irrésistible désir de naissance*, PUF, 1986). Sans les groupes de pression transhumanistes dissimulés derrière les bannières arc-en-ciel des LGBTQI. Sans les idéologues, universitaires notamment, dont la fonction fructueuse et prestigieuse, est de prévenir ou d'étouffer toute résistance au progrès/processus, en la discréditant comme « réactionnaire ». Voire « fasciste » et « nazie ».

Résister, c'est beaucoup dire, mais critiquer le progrès de l'eugénisme et de la reproduction artificielle, c'est ce que nous avons fait avec d'autres à l'automne 2022, dans *Les enfants de la Machine* (n° 65 de *Écologie & Politique*), ouvrage collectif coordonné par Mathias Lefèvre et Jacques Luzi. Et c'est ce qui nous a valu le sempiternel procès en « fascisme » instruit par un quarteron de lanceurs d'alerte sous la guidance de L'Illustre Professeur Flapi. Critiquer le développement inexorable de la *puissance* technologique, c'est « fasciste ». On aurait pu se contenter d'en rire, mais on a pensé aux gens de bonne foi que ces anathèmes pourraient impressionner. Et c'est ainsi qu'un « bonobo du futur » a commis cette série de sept lettres simiesques afin de décortiquer en détails et références à l'appui, toute la fielleuse falsification dont nous faisons l'objet.

Pièces et main d'œuvre

29 septembre 2023

LIRE AUSSI : les six premières lettres du Professeur Bonobo à l'Illustre Professeur Flapi, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

SEPTIEME LETTRE SIMIESQUE
d'un bonobo du futur

à L'Illustre Professeur FLAPI
Héraut de l'eugénisme biotechnologique

Très Déshonorable Professeur,

Il semblerait que vous deviez à Frère Patelin, de l'Adoration perpétuelle de Notre-Mère Machine, la publication de votre délation sur le site des Extra-terrestres. Ce docte Frère ayant surenchéri sur les réseaux de surveillance numérique, pour me dénoncer comme néo-nazi clandestin, « construisant » le transsexuel comme on a jadis « construit » le juif. Soit. Examinons cela, selon les règles de la raison, sans lésiner sur l'« étayage » et les « références » dont vous êtes si friand.

Le doux Patelin veut croire que la critique de la pensée est une critique de la personne, et que ma secrète obsession est de purifier ce monde des transsexuels, de préférence en les faisant partir en fumée. Ayons pitié de lui. Ayons honte pour lui de le voir rendre sa honte plus honteuse encore, en publiant ce qui trotte dans sa tête menue.

Que dire ? Comment apaiser ses angoisses nocturnes où revient en boucle le cauchemar d'un transsexuel pourchassé sans issue par un chimpanzé du futur, avide d'expérimenter l'indifférenciation du cyborg et de l'animal ? Lui révéler que le bonobo en moi préfère les chemises à fleurs aux chemises noires pourrait-il atténuer ses hantises morbides ?

J'ai déjà montré que si l'on avait sélectionné, grâce à un QR-Code, les membres de la Résistance selon les critères du politiquement correct de gauche, je serai bel et bien contraint aujourd'hui, contre mon gré, d'endosser chaque jour cette chemise noire, dument repassée par ma docile épouse. Et les transsexuels hanteraient les égouts en compagnie des rats. Je pourrais aussi vous interroger, vous, Frère Patelin, et vous, Père Flapi, sur le nombre de vos devanciers à s'être promptement couchés devant le monstre exterminateur, à l'instar de ceux qui, à présent, rampent devant le Moloch technologique. Mais tâchons une dernière fois – et en vain - d'aller plus loin, pour en finir avec ces offenses à la raison.

Adolf Hitler et Mohandas Gandhi étaient pareillement des êtres humains, comme le sont l'ascète et le conquérant, le bourreau et le martyr, etc. Quelle conception de la nature humaine permet de rendre compte de cette troublante hétérogénéité ? Dans mes lettres précédentes, j'ai esquissé une humanité incarnée, intersubjective (socio-politique), douée d'imagination (de créations, d'impostures et d'illusions), de raison (technicienne ou réflexive), de connaissances (concrètes et/ou abstraites), animée aussi bien par l'amour que par la haine, le courage que la lâcheté, la bienveillance que la cruauté, etc. Aussi bien par la décence commune que par la volonté de puissance, celle-ci s'exprimant par le développement de facultés humaines ou par celui de prothèses technologiques appauvrissant ces facultés.

Vous excuserez mes lacunes : *tout*, chez les humains, vient de leur nature. Et *tout*, chez eux, relève de la culture, au sens où chaque culture particulière, chaque circonstance socio-historique, peut éveiller ou assoupir telle ou telle potentialité naturelle. Je n'ai donc aucun mal à renvoyer dos à dos, comme je m'y essaye depuis ma première lettre, le biologisme scientiste et le culturalisme absolu des postmodernes : l'humain ne peut non plus se défaire de sa nature, qu'il ne peut s'y réduire.

Aujourd'hui, la rude urgence historique est de défendre l'universalisme concret à la fois contre l'uniformisation industrielle planétaire et contre les replis identitaires, qu'ils soient de droite ou de gauche. Le postmodernisme, par son déni de l'importance des normes dans l'auto-formation de l'humain et des sociétés humaines, par son oubli des éléments émancipateurs *universalisables* présents dans la culture occidentale dont elle-même est issue, n'a que l'anomie, et ses suites autodestructrices, à offrir¹.

« [Car] Il faut avoir soin de distinguer oppression et subordination des caprices individuels à un ordre social. Tant qu'il y aura une société – prévenait Simone Weil –, elle enfermera la vie des individus dans des limites fort étroites et leur imposera ses règles [et ses normes]; mais cette contrainte inévitable ne mérite d'être nommée oppression que dans la mesure où, du fait qu'elle provoque une séparation entre ceux qui l'exercent et ceux qui la subissent, elle met les seconds à la discrétion des premiers². »

Qu'est-ce que le projet des Lumières, sinon celui de l'émancipation *universelle* de ceux qui exécutent vis-à-vis de ceux qui commandent ? Sinon l'accession de tous à l'autonomie (de la majorité, écrivait Emmanuel Kant) ? Qui dicte les règles, qui impose les normes, par quels moyens et dans quel but ? Les Eglises, les Technocraties (publiques et/ou privées, de gauche ou de droite), l'Intelligence artificielle ? Ou les membres souverains des peuples *humains* ? Et cette souveraineté n'est-elle pas suspendue à l'épanouissement culturel de la capacité naturelle à l'autonomie : à l'autolimitation démocratiquement établie de la volonté de « puiscience » ?

Puisque le thème du nazisme est si cher à votre Éminence et à Saint Patelin, voyons ensemble ce qu'en dit le philosophe Michel Terestchenko dans *Un si fragile vernis d'humanité, banalité du bien, banalité du mal* ; une étude comparée des individus ayant participé à l'Extermination et des individus ayant, parfois au péril de leur vie, secouru des juifs³. Selon lui, ni l'égoïsme psychologique, ni l'altruisme sacrificiel ne peuvent rendre compte du comportement des uns et des autres. À quoi tient, alors, que certains, et non d'autres, aient échappé à la soumission à l'autorité, à la docilité dans l'inhumanité ? A quoi tient que les premiers, et non les seconds, aient refusé de « se conformer aux comportements du groupe », au « rôle » et aux « conduites de destructivité » prescrits par le régime totalitaire (p. 15) ? Ou, devrais-je ajouter, par le régime du *fait accompli* de la démesure technologique et de la décomposition des conditions de la vie humaine sur Terre ?

« Seul celui qui s'estime et s'assume comme un soi autonome peut résister aux ordres et à l'autorité établie (...) et assumer les périls parfois mortels que ses engagements les plus *intimement* impérieux lui font courir. » (p. 17)

Cette présence et cette fidélité à soi proviennent à la fois d'un sens moral naturel et d'une éducation humaniste qui, une fois réfléchie et intériorisée, permet d'agir de façon adéquate, immédiate et « naturelle », avec le sentiment de s'accomplir, non de se sacrifier. Ainsi en est-il des individus, y compris d'anciens délinquants, ayant évité à des milliers de juifs de servir de matière première à l'industrie de la mort :

¹ L'anomie désigne, depuis E. Durkheim (1858-1917), la « *désorganisation sociale résultant de l'absence de normes communes dans une société* », *larousse.fr*

² S. Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, Gallimard, Paris, 1955 (1934), p. 39.

³ M. Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien*, La Découverte, Paris, 2007.

La plupart d'entre eux affirmaient n'avoir rien fait d'autre que de mettre en pratique les principes dans lesquels ils avaient été élevés, ou de répondre à une détresse manifeste qu'ils ne pouvaient tout simplement pas ignorer ; en somme, ils n'avaient rien fait que de très *naturel*, rien qui méritât un éloge particulier.

De façon presque constante, les témoignages recueillis font état de l'affection qui liait les sauveteurs à leurs parents et la nature non répressive et non autoritaire de l'éducation qu'ils avaient reçue, permettant ainsi l'émergence d'une personnalité libre et autonome, capable de faire des choix qui ne sont dictés ni par les normes sociales en vigueur, ni par le besoin d'obtenir l'approbation d'autrui, capable également d'agir avec endurance et courage sans voir l'éventualité de l'échec (voire de sa propre mort) un obstacle dirimant (p. 226).

Le contraire de l'autonomie est donc la dépossession de soi, l'incapacité à assumer et à réaliser son sens moral naturel, sa décence commune. C'est à l'aune de ce principe qu'il convient de juger de ce que l'industrialisme *tend* à faire des humains, à partir de son modèle mécanique de la nature et de ses applications sur les corps vivants.

L'âge industriel est une guerre sans répit, sur toute la Terre, contre l'autonomie de l'existence vernaculaire, la solidarité des communautés restreintes, l'union de la production et de la consommation, du travailleur et de son produit, l'inséparabilité du sujet et de l'objet découlant de l'interaction sensible avec une nature à la mesure de l'homme. L'issue de cette guerre s'est traduite par la substitution, au travail autonome dans ses réalisations mais soumis aux pouvoirs politico-religieux de l'Ancien Régime, du travail dégage de ces pouvoirs pour être aussitôt interné dans l'organisation industrielle des « fabriques du diable » (William Blake).

Ramené à ses origines historiques, l'industrialisme correspond donc à la désocialisation des activités de reproduction matérielle de la société et à leur réorganisation scientifique au sein d'un « système de mécaniques productives mises continuellement en action par un pouvoir central⁴. » Un pouvoir central tout entier dirigé vers la plus grande efficacité dans la transformation massive de la matière naturelle *a priori* désacralisée.

Voici ce qu'en disaient les premiers « philosophes » industrialistes – vos illustres devanciers, Très Fumeux Sophiste :

La principale difficulté ne [consiste] pas autant dans l'invention d'un mécanisme automatique (...), que dans la distribution des différents membres de cette machine, pour en former un corps dont toutes les parties agissent de concert, suivant l'impulsion donnée à chaque organe (...); la difficulté [consiste] surtout dans la discipline nécessaire pour faire renoncer les hommes à leurs habitudes irrégulières (...) et les identifier avec la régularité invariable du grand automate⁵.

Malgré son appareil philanthropique, le *scientific management*, sous l'égide des capitalistes du savoir – de vous et de vos avortons de Business School –, est principalement animé par la volonté de dépasser les limites de la nature humaine, de sa force, de sa vitesse, de son endurance, de son intelligence. Bien avant Donna Haraway, votre devancier pose l'équivalence de l'humain et de la machine, et vise à remplacer les corps vivants par des mécanismes imitant leurs gestes et leurs pensées. Tandis qu'en retour, ces mécanismes les contraignent à des tâches parcellisées et répétitives.

⁴ A. Ure, *Philosophie des manufactures ou Économie industrielle...*, 1836, p. 22, gallica.bnf.fr

⁵ *Ibid.*

Avec la cybernétique, l'intelligence des corps vivants, réduite à un ensemble de processus cognitifs reproductibles par une machine, est également condamnée au remplacement par des algorithmes.

Nous commençons à voir – annonçait Herbert Simon dès 1981 – que l'ordinateur augmente la puissance de la pensée humaine de la même manière que la machine à vapeur a augmenté la puissance musculaire humaine.

Et, à suivre la foi explicite de ce prix Nobel (1978), qu'un « système [peut] faire ce que nous appelons « penser » », rien n'empêche d'imaginer que le « pouvoir central » décisionnaire du « grand automate » puisse être dévolu à une Intelligence artificielle « supérieure », afin, évidemment, de poursuivre en « harmonie avec la nature » la dilapidation toujours croissante de toujours moins de matière naturelle⁶.

J'apprends en écrivant ces mots qu'en Chine, avant-garde de la technocratie totalitaire, un robot-femme (gynoïde) piloté par une Intelligence artificielle a été désigné PDG de NetDragon Websoft, une firme de plusieurs milliers de salariés, afin de rationaliser les « process » sans faire de sentiment, d'améliorer la qualité des tâches de travail et leur vitesse d'exécution⁷.

Avec quelles conséquences sur les humains, trop humains ? Il est symptomatique de constater que l'association de la division technique du travail et du machinisme fut déjà considérée par ses premiers apologistes comme un facteur d'abâtissement et de déshumanisation, entraînant la perte de toute capacité politique. Il serait étonnant que vous ayez lu Adam Smith, puisque même ses adeptes ne le lisent pas, mais je vous offre une nouvelle chance :

L'intelligence de la plupart des hommes se forme nécessairement par leurs occupations ordinaires. Un homme qui passe toute sa vie à remplir un petit nombre d'opérations simples (...), n'a pas lieu de développer son intelligence ni d'exercer son imagination (...); il perd donc naturellement l'habitude de déployer ou d'exercer ces facultés et devient, en général, aussi stupide et aussi ignorant qu'il soit possible à une créature humaine de le devenir; l'engourdissement de ses facultés morales le rend non seulement incapable de goûter aucune conversation raisonnable ni d'y prendre part, mais même d'éprouver aucune affection noble, généreuse ou tendre (...).

Aussi, dans les délibérations publiques, ne lui demande-t-on guère son avis, bien moins encore y a-t-on égard, si ce n'est dans quelques circonstances particulières où ses clameurs sont excitées⁸.

Et n'avez-vous point ouï parler de la conclusion inquiète qu'en tirait Alexis de Tocqueville ?

Dans le même temps que la science industrielle abaisse sans cesse la classe des ouvriers [*des employés, etc.*], elle élève celle des maîtres. (...) L'un ressemble de plus en plus à l'administrateur d'un vaste empire, et l'autre à une brute. (...) L'un

⁶ H. A. Simon, « Prometheus and Pandora. The Influence of Automation on Society », *Computer*, Volume 14, n°11, 1981. Si besoin est, voir la critique de la pensée-machine par R. Epstein, « The empty brain », 18 mai 2016, aeon.co. Et celle de la voracité en « ressources » naturelles de l'IA par Kate Crawford, *Contre-atlas de l'intelligence artificielle. Une cartographie politique, sociale et environnementale de l'IA*, Éditions Zulma, Paris, 2022.

⁷ francetvinfo.fr, 28 septembre 2022.

⁸ A. Smith, *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776, p. 620 & 196, classiques.uqac.ca

est dans une dépendance continuelle, étroite et nécessaire de l'autre, et semble né pour obéir, comme celui-ci pour commander. Qu'est-ce ceci, sinon de l'aristocratie ? (...) C'est de ce côté que les amis de la démocratie doivent sans cesse tourner avec inquiétude leurs regards ; car, si jamais l'inégalité permanente des conditions et l'aristocratie pénètrent de nouveau dans le monde, on peut prédire qu'elles y entreront par cette porte⁹.

Plus de cent cinquante ans après Tocqueville, il n'est pas besoin d'une « intelligence hautement développée » pour reconnaître que l'organisation rationnelle de l'industrie a promu l'instauration d'une aristocratie technocratique, ou, selon les vœux de Francis Galton, du commandement des « mieux doués » sur les « moins bons » (*aristoï*, vous le savez bien, signifie les « meilleurs » en grec : mais *meilleurs en quoi* ?). Et que cette aristocratie du calcul, en tant que classe politique régnante, s'est accompagnée d'une tyrannie sociale pétrissant les « moins bons » dans le but d'amollir et de diriger leurs volontés. Une tyrannie paternaliste faisant partout des esclaves volontaires et sans chaînes – mais *pucés* et numérotés –, et rabaisant « chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels » – et non plus une fière et disparate cohorte d'animaux affranchis de toute domination¹⁰.

Entendez-vous, à présent, en quel sens l'organisation technocratique du travail est le début de l'organisation technocratique de la Cyberpolis ? Et que cette Organisation totale repose sur l'obsolescence minutieusement et systématiquement agencée de l'autonomie par l'ingénierie sociale et, bientôt, humaine ? Et ce, d'autant plus que l'émiettement des activités, qui touche tous les secteurs d'activité (agriculture, industrie, services), et y compris, à présent, les idéologues universitaires au service de la Machine, dissout toute considération morale sur cette machination collective, toute prévention de ses funestes conséquences (sur la nature humaine et non humaine) :

Une fois isolés de leurs conséquences lointaines – note Zygmunt Bauman à la suite de Günther Anders –, la plupart des actes fonctionnels spécialisés passent avec succès le test moral ; ils sont moralement neutres. Dégagé de tout souci moral, l'acte peut alors être jugé sur des bases purement rationnelles. Ce qui importe alors, c'est de savoir si la tâche a été exécutée selon la meilleure méthode technologique disponible¹¹.

L'Extermination achève ainsi l'industrialisme et le règne des spécialistes, l'immense chaîne de destruction rationnellement divisée, hiérarchisée et organisée, dans laquelle l'autonomie et la responsabilité de chaque pièce du mécanisme sont ramenées au néant. Hitler a toujours cherché des « fonctionnaires, des gérants ou des directeurs visiblement capables et honnêtes¹². » Et, de fait, l'« écrasante majorité des SS, les chefs comme ceux de la base, auraient passé avec succès tous les tests psychiatriques imposés aux recrues de l'armée américaine ou aux policiers de Kansas City¹³. »

« Auschwitz fut une extension banale du système industriel moderne. Au lieu de manufacturer des biens de consommation, la matière première était faite d'êtres humains et le produit final était la mort, tant d'unités par jour portées

⁹ A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Flammarion, Paris, 1981 (1835-1840), p. 199-202.

¹⁰ *Ibid.*, p. 385-386.

¹¹ Z. Bauman, *Modernité et Holocauste*, Éditions Complexes, Paris, 2008, p. 168.

¹² A. Hitler, *Mon Combat*, t. II, 1924-1925, p. 384, beq.ebooksgratuits.com

¹³ G. M. Kren & L. Rappoport, *The Holocaust and the Crisis of Human Behavior*, Holmes & Meier, New York, 1980, cités par Z. Bauman, *Modernité et Holocauste*, op. cit., p. 51.

minutieusement sur les courbes de production de l'usine. Les cheminées, symbole même du système industriel moderne, crachaient une fumée âcre produite par la combustion de la chair humaine. Le réseau ferroviaire moderne européen, remarquablement organisé, apportait aux usines un nouveau type de matière première. Et il le faisait de la même manière que pour les autres cargaisons. Dans les chambres à gaz, les victimes inhalaient un gaz mortel fabriqué à partir de pastille d'acide prussique, elles-mêmes produites en Allemagne par l'industrie chimique de pointe. Des ingénieurs avaient conçu les crématoires ; des cadres administratifs avaient conçu le système bureaucratique qui fonctionnait avec un zèle et une efficacité que leur enviaient les nations moins avancées. Le plan global lui-même était un reflet de l'esprit scientifique moderne devenu fou. Ce dont nous fûmes témoins n'était ni plus ni moins qu'un plan massif d'ingénierie sociale¹⁴. »

Pourtant, l'après Seconde Guerre mondiale, loin d'avoir aboli le *scientific management*, a consacré son triomphe, y compris sous sa forme nazie, bien consciente que l'efficacité du « matériel humain » (Menschenmaterial) ne pouvait s'accroître indéfiniment sans l'illusion de l'autonomie dans la servitude (n'étant plus nazi, le vocabulaire s'est policé dans les termes de « ressources humaines », de « capital humain », mais avec la même intention).

Ainsi, Reinhard Höhn, ancien officier SS-Oberführer, eugéniste et darwiniste social irréductible, devint l'un des principaux théoriciens du *management* mis en place par la République Fédérale d'Allemagne¹⁵.

Et c'est le même impératif de performance « surhumaine » qui, aujourd'hui, pousse les organisateurs, formés par vous dans votre Business School, à introduire la logique industrielle jusque dans la vie privée des individus, sommés de se considérer eux-mêmes comme des corps-machines à optimiser, tout en accumulant un « capital psychologique positif » (que les technocrates-recruteurs évaluent à partir des données personnelles recueillies sur Internet, les ordiphones et les réseaux sociaux de surveillance).

Après tout, pourquoi se priver d'étendre la discipline d'entreprise, dont le « pouvoir central » n'a jamais eu vocation à être démocratique, à la société dans son ensemble, quitte à l'imposer, comme le constate le politiste américain James Rowe, par la violence automatisée ?

Pour l'instant, dans les pays démocratiques, les mécanismes volontaires tels que le Pacte mondial [ONU] ont pour revers disciplinaire les matraques, les balles en caoutchouc et les gaz lacrymogènes. Le consentement que les entreprises [privée ou d'Etat] ne peuvent obtenir par des mécanismes volontaires devra être obtenu par une « réglementation publique » d'un type ouvertement violent¹⁶.

Dans la Cyberpolis veillant à la maîtrise de ses travailleurs-consommateurs-spectateurs interchangeables (sans identité), la perte d'autonomie au travail (production) n'a d'égale que la perte d'autonomie au loisir (consommation), par la gouverne tatillonne des corps désirant et jouissant. À l'illimitation de l'industrialisme, écartant tout obstacle sur sa route, n'acceptant, donc, aucune frustration, doit répondre la formation d'une mentalité de toute-puissance infantile. Au travailleur-machine, doit coïncider le consommateur- « machine désirante qui, en vérité, n'a plus d'identité puisqu'il est toujours redéfini par l'objet désiré [généreusement

¹⁴ H. L. Feingold, « How unique is the Holocaust ? », 1983, cité par Z. Bauman, *Modernité et Holocauste*, *ibid.*, p. 35.

¹⁵ J. Chapoutot, *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Gallimard, Paris, 2020.

¹⁶ J. Rowe, « Corporate Social Responsibility as Business Strategy » (2005), cité par G. Chamayou, *La société ingouvernable. Une généalogie du libéralisme autoritaire*, La Fabrique, Paris, 2018, p. 164.

fourni par l'industrie]¹⁷. » Et la perte de l'autonomie matérielle, sous dépendance des macro-systèmes technologiques, se complète de la perte de la souveraineté des désirs humains, achevant l'anéantissement programmé de l'autonomie individuelle et collective.

Êtes-vous au fait, Très Grand Soucieux du « socialement bénéfique », de la multiplication des psychoses à laquelle doivent faire face les psychiatres ? Avez-vous pris connaissance de leurs diagnostics décrivant les nuisances de la « désidentification » industriellement organisée par vos avortons de business school ?

La grande philosophie morale d'aujourd'hui est que chaque être humain devrait trouver dans son environnement de quoi le satisfaire, pleinement. Et si ce n'est pas le cas, c'est un scandale, un déficit, un dol, un dommage. Ainsi, dès que quelqu'un exprime une quelconque revendication, il est légitimement en droit – et, à défaut, la législation est rapidement modifiée – de voir sa revendication satisfaite. (...) Si un transsexuel demande un changement d'identité, à quelle autorité feriez-vous référence pour le refuser ? Ou si une sexagénaire veut avoir un enfant, au nom de quoi l'éconduire ? Dans la situation actuelle, dès lors qu'il y a en vous un tel type de souhait, il devient légitime, et il devient légitime qu'il trouve satisfaction.

La pensée prend de plus en plus la forme [d'un] fascisme volontaire. Il est devenu extrêmement difficile de faire valoir une position qui ne soit pas correcte, autrement dit une position qui n'aille pas dans le sens de cette philosophie implicite qui veut que quiconque, quel que soit son sexe, son âge, puisse voir ses vœux accomplis, réalisés dans ce monde. Toute réflexion qui cherche à discuter cet implicite est *a priori* barrée, interdite¹⁸.

Résultat : un monde qui produit une « désobjectivation » de masse, un monde où des individus sans épaisseur, délivrés du refoulement mais basculant dans la perversion voire la psychose, consommant les corps et les objets en automates pilotés depuis le berceau par les « voix » qui sortent du poste et de l'ordinateur, courent à leur perte et concourent aveuglément à celle de l'humanité, dans une ambiance d'apocalypse que viennent à peine troubler les explosions des bombes humaines¹⁹.

Ces diagnostics me rappellent celui jadis établi par Pier Paolo Pasolini, juste avant son assassinat *politique* (et non pas homotransphobe)²⁰ :

Dans ce film (*Salò ou les 120 journées de Sodome*, 1975), le sexe n'est rien d'autre qu'une allégorie, la métaphore de la marchandisation des corps effectuée par le pouvoir. Je pense que le consumérisme violente les corps ni plus ni moins que le nazisme. (...) Le fascisme consumériste est pire que le classique parce que le cléricofascisme n'a pas transformé les Italiens de l'intérieur. *C'était un Etat totalitaire, mais pas totalisant*²¹.

Quel regard, selon vous, porterait Pasolini sur la transformation technologique de la maternité en « acte de production pour consommation » ? Sur la violence faite aux corps vivants, traités

¹⁷ J. Vioulac, *La logique totalitaire. Essai sur la crise de l'Occident*, PUF, Paris, 2013, p. 384.

¹⁸ C. Melman, *L'Homme sans gravité. Jouir à tout prix*, Gallimard, Paris, 2002, p. 36 & 47.

¹⁹ P. Eyguesier, *Psychanalyse négative*, La Lenteur, Saint-Michel-de-Vax, 2015, p. 128.

²⁰ C. Benedetti et G. Giovannetti, *Pédé, et c'est tout. Pétrole, et les dessous cachés du meurtre de Pasolini*, Éditions Mimésis, Paris, 2017.

²¹ P. P. Pasolini, cité par J. Vioulac, *La logique totalitaire, op. cit.*, p. 383.

en « pièces » congelables, manipulables et monnayables sur le marché mondial (ovocytes, sang de cordon, sang menstruel, etc.), conjointement (*sans que ces deux processus puissent être séparés*) aux développements de la PTA (Procréation Technologiquement Assistée) ? Quel regard porterait-il sur la surveillance, par une Intelligence artificielle, du développement d'embryons humains dans un utérus artificiel (avant que soit dévolue à cette Intelligence artificielle la décision du nombre d'enfants à fabriquer pour réguler, dans un sens ou un autre, l'évolution démographique) ? Quel regard sur...

...l'« entreprise danoise Cryos International, qui offre ses services de sélection et de livraison de gamètes dans plus de cent pays à travers le monde. De façon plus générale, et indépendamment des considérations économiques relatives à la marchandisation des bio-objets reproductifs, les vocables « pourvoyeur » et « pourvoyeuse » permettent de mettre en lumière le processus systématique de sélection et de contrôle de la qualité génétique des « gamètes », ce que les termes « donneur » et « donneuse » tendent à laisser dans l'ombre »²² ?

Qu'en penserait-il, si ce n'est que ces procédés, en tant qu'ils illustrent le fascisme technologique parvenu à ses extrémités barbares, doivent être combattus, et non célébrés à la mode néomarxiste et postmoderne, quelle que soit son genre et son orientation sexuelle ? Et ne jugez-vous pas ces objections à la PTA (Procréation Technologiquement Assistée) bien assez « de gauche » ?

Parvenue au stade de l'Organisation industrielle de l'existence, la Cyberpolis déploie son titanisme automatisé, broyant la nature et réduisant les cybernanthropes à l'état de larves marginales, douillettement lovées dans leur consentement moelleux à l'insensé. L'effondrement de l'autonomie qui en résulte est le fondement psychosocial des crispations identitaires, qu'elles soient de droite ou qu'elles émanent de la gauche social-technocrate, avec pour conséquence l'effacement de l'ambition commune de réaliser l'égalité universelle dans la citoyenneté, au profit d'affrontements « communautaristes » toxiques : l'obsolescence du politique ne sert que la barbarie industrielle²³.

Quelques années avant Rorty – rappelle Pierre-André Taguieff –, Christopher Lash avait soumis à une critique acérée ce qu'il appelait le « pseudo-radicalisme académique », en ironisant sur « la charade de la subversion ». Ce qui est préoccupant, c'est que les tenants de la « subversion », de la « transgression » et de la « déconstruction » sont insensiblement devenus les gardiens de la correction et des praticiens de la dénonciation, voire de la délation.

Le délire accusatoire et la radicalisation de l'esprit de suspicion qui, aux États-Unis, ont accompagné la vague de « *political correctness* » des trois dernières décennies dans la « gauche culturelle », peuvent être interprétés comme indices d'une corruption idéologique de la lutte – légitime dans son principe – contre le « racisme blanc » ou « institutionnel » et, plus largement, du combat militant contre la discrimination à l'égard des minorités supposées « victimisées » – qu'elles soient définies par le « genre », la classe, la « race » ou l'ethnicité. De la même manière que l'antiracisme peut dériver vers un contre-racisme (le renversement de l'antiracisme négro-américain en racisme anti-Blancs constitue

²² C. Lafontaine, *Bio-objets*, *op. cit.*, p. 80-81 sq.

²³ Au sens classique, le politique est inhérent aux sociétés humaines, puisqu'il repose sur le fait naturel de la pluralité, et associe la question politique de leur auto-institution et la question éthique de la « vie bonne » (H. Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?*, Seuil, Paris, 1995).

un processus qui commence dans les années 1920), les attitudes et les pratiques antidiscriminatoires peuvent produire de nouvelles formes de discrimination, voire de persécution, visant des catégories sociales essentialisées et démonisées. (...) La reconnaissance du droit de l'adversaire à exister, cette précieuse invention morale de la démocratie pluraliste, disparaît au profit du choc des exclusivismes « communautaires » et de la rivalité mimétique des positions d'intolérance, liées à des appartenances célébrées comme minoritaires²⁴.

Le « politiquement correct » importé d'Amérique du Nord, où s'observent depuis longtemps ses ravages sanitaires et sociopolitiques, se résume alors à ceci : aucune réflexion sur la société industrielle, en tant qu'elle remet en cause tel ou tel intérêt particulier lié à telle ou telle portion de telle ou telle communauté restreinte (sexuelle, raciale, extraterrestre, etc.), ne peut plus exister, dans un tourbillon de fragmentation pulvérisant jusqu'à l'absurde les luttes sociales.

La gauche s'est laissée embrigader par l'individualisme exacerbé de notre temps. La prise en compte des particularismes infinis de l'humain atteint ses limites. Les revendications de plus en plus nombreuses d'identités innombrables sont une impasse politique. L'obsession identitaire se transforme alors en tyrannie²⁵.

Comment, au sein de cette tyrannie, s'étonner de l'indifférence pour tout ce qui ne touche pas son propre nombril ? Comment la critique sociale peut-elle épargner la sensiblerie (que vous feignez de confondre avec la sensibilité) des membres *toujours plus* particuliers et *toujours plus* sur-socialisés du postmodernisme, vu leur peu d'identité substantielle résiduelle, quand ils ne produisent plus rien de leur condition d'existence et ne désirent plus rien que ce que leur vendent les experts - y compris des bébés sur mesure ?

Comment s'étonner, alors, devant la vacuité de la gauche industrialiste, qu'une part toujours croissante de la population acquiesce aux rages d'extrême droite ? Mais qui veut trahir son peuple, commence par l'enrager, avant de l'accuser de cette même rage.

« L'identitarisme » s'accorde aussi bien à l'automatisation industrielle de tous les aspects de l'existence (y compris la maternité), qu'à l'individualisme néolibéral, à l'infantilisation consumériste et à la volonté immature de toute-puissance. Il s'accorde non moins à la mentalité nihiliste moderne, à la négation du corps-sensible au bénéfice exclusif du corps-objet, comme si la transmutation biomédicale de la forme permettait de se délivrer des souffrances du corps vivant.

C'est pourquoi cet identitarisme ne peut être une voie pour qui persiste à servir l'émancipation universelle, conscient que, sauf à détruire l'humanité elle-même, l'industrialisme ne mourra pas de mort naturelle. Et sur quoi fonder un espoir « de gauche » et rester humain au sein de cette barbarie connectée (si conforme et confortable), sinon sur la capacité des gens ordinaires à exercer le peu d'autonomie qui leur reste ? Et par cet exercice préserver la possibilité de la recouvrer toute.

Il est temps pour moi de prendre congé de Votre Illustre Suffisance et de retourner dans mon arbre. Nous voilà rendus à la fourche où je vous laisse à vos hauts cris de « naturalisme », d'« homotransphobie », de « connivence avec les intégrismes religieux et avec l'éco-

²⁴ P.-A. Taguieff, *La République enlisée. Pluralisme, communautarisme et citoyenneté*, Editions des Syrtes, Paris, 2005, p. 297-299 (pour vous qui êtes obsédé par l'étayage, ces extraits s'accompagnent de l'équivalent d'une page entière de références). C. Lash, *La révolte des élites et la trahison de la démocratie*, Flammarion, Paris, 1996.

²⁵ Riss, « Identités, vos papiers ! », *Charlie Hebdo*, 27 février 2019.

fascisme », etc. ; refusant quant à moi d'abjurer mon opposition à l'eugénisme et à la machination de la reproduction humaine.

À vrai dire, nos chemins n'ont jamais suivi la même direction, et le mien me paraît assez droit pour me passer de vos avis tortueux d'Arriviste Sans Scrupule.

Consterné, Très Poseuse Sommité, d'avoir eu à le constater : vous n'avez même pas le talent de la médisance et si peu le respect de vous-même. Mais n'hésitez pas à vous donner libre cours, au moins pour vous soulager l'estomac. Soyez assuré de me distraire. Et les distractions, dans ce monde « à flux tendus », étant les bienvenues, je les partagerai avec quelques amis.

Je suis, etc.

Professeur Bonobo

Post Scriptum : je demande pardon à Blaise Pascal, Jean-Baptiste Poquelin (Molière), Fédor Dostoïevski, Friedrich Nietzsche, Albert Camus, Stanislas Lem et à quelques autres, pour leur participation involontaire à l'écriture de ces lettres. N'abattez pas leurs statues. Ils ne savaient pas qu'ils le feraient.